



U  
N  
E

CONTRE-ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LIBERTY

Raphaël Majan

# ESPION ES-TU LÀ ?



P.O.L

Extrait de la publication



ESPION ES-TU LÀ ?

Du même auteur,  
dans la même collection

L'APPRENTISSAGE, 2004  
CHEZ L'OTO-RHINO, 2004  
LE COLLÈGE DU CRIME, 2004  
LES JAPONAIS, 2004  
VACANCES MERVEILLEUSES, 2005  
L'AUTEUR DE POLARS, 2005  
CRUELLE TÉLÉ, 2005  
ACCOUCHEMENT CHARCUTIER, 2005  
LA GYM DE TOUS LES DANGERS, 2006  
AU BEAU MILIEU DU SEXE, 2006  
LA LÉGION D'HONNEUR, 2006  
CHAIR AUX ENCHÈRES, 2006  
LES COPROPRIÉTAIRES, 2007  
ADIEU LES PAUVRES, 2007  
DU CARNAGE À LA UNE, 2007  
BREF MARIAGE, 2007  
L'EXAMEN DE CONDUITE, 2008  
AU CIRQUE, LES ORPHELINS, 2008  
SHOPPING SANGLANT, 2008

Raphaël Majan



UN  
E CONTRE-ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LIBERTY

ESPION ES-TU LÀ ?

**P.O.L**

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

Extrait de la publication

*« Si, après chaque meurtre, on arrêtait immédiatement le premier ou le deuxième venu, il n'y aurait plus de crime impuni, et la police gagnerait un temps fou qu'elle pourrait consacrer à des opérations de sécurité pour rassurer la population »*, écrit dans un de ses carnets le commissaire Wallance, avant d'assassiner lui-même pour mieux prouver l'efficacité de sa méthode.

© P.O.L éditeur, 2008  
ISBN : 978-2-84682-285-5  
[www.pol-editeur.fr](http://www.pol-editeur.fr)

## Un taxi pour Auteuil

**V**endredi 1<sup>er</sup> février 2008 s'annonce sous d'excellents auspices pour le commissaire. Malheureusement, ce ne sont pas toujours ces journées (ni ces soirées) les meilleures.

Wallance a enfin obtenu à vingt et une heures un rendez-vous avec Alexia Nunuchard, rencontrée au hasard d'une enquête, et qui prétendait le snober depuis plusieurs semaines. Certes, la mère du commissaire prévoit d'arriver à Paris aujourd'hui. L'institutrice retraitée fait le voyage de plus en plus souvent comme si, à quatre-vingt-quatre ans, la vie stéphanoise n'était plus assez animée pour elle et

qu'il lui fallait à tout prix la capitale. Mais ce n'est pas trop grave car elle loge chez son amie Mireille Bobo<sup>1</sup> et Wallance n'aura pas à la voir, au mieux, au pire, avant demain à l'heure du déjeuner. D'autant que Mme Wallance a une soirée bridge dans les beaux quartiers chez des amies à elle ou à Mireille Bobo, elle est casée. Rien ne peut déranger le commissaire au bureau qu'une affaire qui s'éternise ou qui tombe à une mauvaise heure. Ni l'une ni l'autre ne serait trop grave puisqu'il sait y faire pour éviter qu'un crime s'éternise, faisant retomber la culpabilité sur le premier ou la première venue et œuvrant ainsi à sa manière à la sécurité de tous (on dort mieux quand quelqu'un est arrêté après chaque assassinat, on n'est pas forcé de savoir que ce n'est pas le vrai coupable). Et, à partir de dix-sept heures, Wallance dit à ses subordonnés qu'il s'occupe désormais de bureaucratie, ce qu'il déteste mais qui l'empêche de partir on ne sait où pour constater on ne sait quel meurtre. Il est bloqué sur place, tout va bien. L'idéal serait de quitter le com-

---

1. Voir *Adieu les pauvres*.

missariat à dix-huit heures trente, heure déjà très décente pour un vendredi soir, afin d'avoir tout le temps de se préparer, physiquement et psychologiquement, pour son rendez-vous.

À dix-huit heures trente et une, il a son pardessus sur le bras, sa mallette à la main et a déjà dit au revoir à tout le monde quand son portable sonne.

– C'est maman.

Cette phrase est déjà de mauvais augure vu que sa mère ne prend généralement pas la peine de se présenter, imaginant que le commissaire la reconnaît à sa voix avant même qu'elle ait ouvert la bouche. En vérité, il la reconnaît à son ton. Non qu'il soit habitué à ce qu'on lui parle gentiment d'habitude, mais, quand même, il y a des limites.

– Catastrophe, continue-t-elle avant qu'il ait pu dire quoi que ce soit. Pauvre de moi, je suis maudite. Imagine-toi que je suis allée me promener avec Mireille cet après-midi et cette idiote n'a rien trouvé de mieux que glisser sur une plaque de verglas. Résultat : j'ai dû patienter des heures à l'hôpital et maintenant elle est dans le plâtre et moi dans le potage. Qui va m'accompagner avenue des

Sycomores à vingt heures trente ? Je ne veux pas arriver toute seule comme une fille facile, à mon âge. Je sais qu'ils ont des traditions, dans ce quartier. Maintenant que toutes mes amies sont mortes, pauvre de moi, ces gourdes avaient une déplorable santé, je me suis retrouvée toute démunie. Et puis j'ai pensé à toi, mon garçon. J'ai pensé que tu serais enchanté de voir ta mère et, en plus, pour une fois que tu pourrais te rendre utile plutôt que d'attendre que les gens soient assassinés avant de venir à leur aide. Tu n'as qu'à passer me prendre à huit heures, disons huit heures moins le quart c'est plus sûr, si je ne suis pas prête tu attendras.

– Et comment va Mireille ? Je ne peux pas, ce soir. Je suis désolé.

– Taratata, Mireille tu t'en fiches, tu peux très bien ce soir et c'est même pour ça que tu es désolé. Huit heures moins le quart. Je t'attends.

Elle lui donne l'adresse et raccroche avant qu'il ait pu protester.

Il ne manquait pourtant pas de motifs. D'une part, les difficultés que ça risque de provoquer avec Alexia Nunuchard, même s'il peut garder le taxi

avec lequel il aura déposé sa mère à vingt heures trente porte d'Auteuil et se retrouver à peu près partout dans Paris une demi-heure plus tard. Mais il a la sensation que tout ce temps passé avec sa maman ne l'aura pas préparé comme il aurait souhaité à la soirée, et un peu plus que ça si tout va bien, avec Alexia Nunuchard. D'autre part, on ne peut pas mettre son travail en cause en prétendant qu'il est inutile alors que peut-être sa mère elle-même serait assassinée s'il n'y avait pas des gens comme lui pour arrêter les assassins et contraindre les criminels en puissance à mettre la pédale douce. Dans ce cas précis, lui-même n'hésiterait pas à mettre la main à la pâte si on ne risquait rien. Il a tué des gens mais jamais sa mère. Dieu sait pourtant qu'il trouve souvent qu'elle l'aurait plus mérité que beaucoup.

Il rentre chez lui déposer sa mallette et faire une minute de toilette puis appelle immédiatement un taxi. Un vendredi soir, ça risque d'être long et il ne se voit pas traverser Paris en métro avec sa mère. Coup de malchance : il en trouve un immédiate-

ment si bien qu'à sept heures vingt, il est en bas de chez Mireille Bobo. Il appelle sa mère au portable, naturellement elle n'est pas prête.

– Je croyais que tu savais au moins lire l'heure, mon garçon. Sept heures vingt et huit heures moins le quart, ce n'est pas la même chose. Pourquoi ai-je réussi à élever si bien des milliers d'enfants au cours de ma carrière et que le seul véritable incapable que j'aie rencontré, ce soit justement mon fils ?

À sept vingt-cinq, elle n'est toujours pas prête. À la demie, non plus. À huit heures moins vingt, non plus, et même à moins le quart, que Wallance attendait comme une oasis parce que c'est l'heure qu'elle a elle-même fixée, elle n'est pas là.

– Tu peux bien patienter cinq minutes. Je comprends que tu adores ta maman mais des retrouvailles ne perdent jamais rien à attendre, dit-elle quand il rappelle encore.

Il trouve le mot « retrouvailles » un peu fort alors qu'il l'a encore vue en janvier mais ce n'est pas le pire. Le commissaire est gêné par rapport au chauffeur, qui est à l'arrêt depuis une demi-heure, et par rapport au compteur, qui est lui en pleine marche.

Il se dit que sa mère paiera la course quoique rien, dans ses cinquante-cinq premières années de vie, ne vienne conforter cette supposition.

À huit heures sonnantes, Mme Wallance ouvre la porte du taxi.

– L’exactitude même, dit-elle. J’avais dit huit heures moins le quart huit heures.

– Bonsoir, madame, dit le chauffeur.

– Bonsoir, monsieur, dit Mme Wallance. Excusez-moi, il faut que je l’embrasse, ajoute-t-elle en tendant une joue au commissaire. J’espère qu’il ne vous a pas embêté pendant l’attente. Mais enfin, ce sont plutôt les très jeunes hommes qui ne sont pas en sécurité à ses côtés, même ses goûts ils ne sont pas comme tout le monde, pauvre de moi, conclut-elle enfin en étant la énième personne depuis l’été 2004 à reprendre pour la énième fois l’antienne de l’homosexualité prétendue du commissaire et de sa liaison avec Kevin Rocamadour<sup>1</sup>.

– Ça ne me gêne pas de transporter des pédales pourvu qu’elles aient de quoi payer un bon pour-

---

1. Voir *Vacances merveilleuses*.

boire et qu'elles me disent où elles vont, dit le chauffeur de taxi.

Wallance n'avait curieusement pas encore perçu à quel point l'homme – la cinquantaine, embonpoint, il lui ressemble un peu – était antipathique alors que ce genre de chose lui échappe rarement.

– J'espère que tu n'as pas encore oublié ton portefeuille, dit Mme Wallance en faisant sournoisement allusion à sept occurrences précédentes où c'est elle qui l'avait soi-disant laissé à la maison. Nous allons avenue des Sycomores, presque au coin du boulevard de Montmorency, dans le XVI<sup>e</sup>, quoi, mon cher monsieur.

Elle est tellement fière de se rendre là qu'elle ne pense même pas à être désagréable avec le chauffeur récipiendaire d'une si élégante adresse. Avec le commissaire, elle n'a pas à penser pour l'être, c'est plus fort qu'elle.

– Comme tu es mal habillé, mon garçon. Tu as rendez-vous avec un gourgandin dans une cave de cité de banlieue ? Si tu étais moins bête, tu ne tromperais pas ce petit Kevin, il est déjà beaucoup trop bien pour toi. Mais tu veux participer à une

tournante, c'est ça ? Tu veux en être le héros, le centre, une fois dans ta vie ? Eh bien, ils ne sont pas difficiles, en banlieue. Pauvres d'eux. Si tout le monde veut de toi là-bas, c'est qu'ils sont dans la misère, je regrette de devoir te le dire, en pleine misère sexuelle. Se rabattre sur toi. J'espère qu'au moins tu ne les fais pas payer. J'espère aussi que tu ne paies pas non plus, que ton salaire ne passe pas dans ces ignominies. Le commissaire divisionnaire Gou est au courant ? Et ils sont satisfaits, les garçons qui te violent ? Ça m'étonnerait. Ah, mon petit, je l'ai su tout de suite que tu n'arriverais à rien. On ne peut rien contre les pressentiments.

Et elle parle, parle – comme ce n'est pas au portable mais en direct et que ça ne coûte rien, elle n'a pas de raison de s'arrêter. On dirait que tous les fantasmes d'une vie reviennent en un unique monologue mal placé. Le commissaire est hors de lui qu'un minable chauffeur de taxi qui l'a traité de pédale entende tout ça mais il ne peut pas étrangler sa mère – c'est comme ça, il ne peut pas – ni même le chauffeur car ça les retarderait trop, sans compter les arguments que ça donnerait

à sa mère (bien sûr, cet étrangement est hors de question), et lui-même a beau avoir conquis vaillamment son permis<sup>1</sup>, il préfère ne pas avoir à se mettre à l'épreuve.

À vingt heures trente-cinq, alors qu'on s'engage dans l'avenue des Sycomores, le portable de Wallance sonne encore.

– Ça fait cinq minutes que je t'attends, dit Alexia Nunuchard sur le ton que Vatel n'a pas voulu entendre chez Louis XIV.

– Mais on avait dit neuf heures, dit Wallance.

– Huit heures et demie, dit Alexia Nunuchard.

– Neuf heures ou pas neuf heures, tu m'accompagnes, dit Mme Wallance. Tu ne vas me laisser seule comme une pauvre. Tâche juste de bien te tenir, mon garçon.

– Quarante-deux euros soixante, dit le chauffeur.

– Pardon, pardon, j'y serai à neuf heures, dit Wallance au téléphone.

– À neuf heures, tu seras avec moi, et encore à

---

1. Voir *L'Examen de conduite*.

dix heures et à onze heures si tu ne me fais pas honte, dit Mme Wallance.

– Quarante-deux euros soixante-dix, dit le chauffeur qui, méfiant, n'a pas arrêté le compteur.

– Je t'attends encore cinq minutes, dit Alexia Nunuchard.

– C'est beaucoup trop, dit Wallance au chauffeur.

– Eh bien je ne t'attends plus une seconde, gros porc, dit Alexia Nunuchard en raccrochant.

– C'est le prix, dit le chauffeur.

Que sa communication avec Alexia Nunuchard soit coupée simplifie momentanément la vie du commissaire, même si les conditions dans lesquelles elle s'est achevée ne présagent rien d'excellent.

– Si on n'a pas les moyens de prendre un taxi, on n'en prend pas, continue le chauffeur. Pédale, ajoute-t-il en toute honnêteté, ayant bien précisé auparavant les circonstances financières qui valaient neutralisation de ses opinions homophobes.

– Mais on a les moyens, dit Mme Wallance. Je suis sûre que tu as les moyens, ajoute-t-elle pour son fils.

– Combien, dit le commissaire ?

– Je vous le fais à quarante-trois euros tout rond, sans le pourboire, dit le chauffeur en arrêtant enfin le compteur sur quarante-deux quatre-vingt-dix.

– Pas de pourboire pour les gros imbéciles, dit Wallance, reprenant du poil de la bête en tendant deux billets de vingt euros et trois pièces d'un euro.

– Je suis moins gros que toi, pédale, dit le chauffeur.

– C'est bien possible, mon garçon, dit Mme Wallance.

– Vous pesez combien ? dit Wallance.

– Le pourboire d'abord, dit le chauffeur.

– J'ai bien envie de vous flanquer une gifle, dit le commissaire.

Il n'a pas l'occasion. Sa mère s'est déjà extraite de la voiture et aborde à sa manière un type qui attend, immobile, dix mètres plus loin.

– Vous tapinez ? dit-elle. Ça ne m'étonne pas, dans ces quartiers.

Le type se retourne sans avoir le temps de répondre car on entend un vacarme épouvantable, genre bruitage de voiture à toute vitesse et rafales

de mitraillette dans les films d'action, et le type s'écroule en ce qui semble bien être du sang par terre tandis qu'une automobile disparaît à toute vitesse.

– C'est bien vous de me fourrer dans des histoires pareilles, dit le chauffeur. Foutez-moi le camp.

Le commissaire sort à son tour du véhicule tout en envoyant un SMS à Alexia Nunuchard pour s'excuser et donner l'adresse où il se trouve, ce serait aussi simple qu'elle passe le chercher, et non sans avoir pensé à noter le numéro d'immatriculation, mais celui du taxi.



Photo de couverture : Antonin Louchard  
Conception graphique : Véronique Puvilland  
Achevé d'imprimer sur Roto-Page en octobre 2008  
par l'Imprimerie Floch à Mayenne  
N° d'éditeur : 2070  
N° d'édition : 161288  
N° d'imprimeur : 08XXXX  
Dépôt légal : novembre 2008

*Imprimé en France*



## Raphaël Majan Espion es-tu là ?

Cette édition électronique du livre  
*Espion es-tu là ?* de RAPHAËL MAJAN  
a été réalisée le 21 juin 2011 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en octobre 2008 par Floch à Mayenne  
(ISBN : 9782846822855)  
Code Sodis : N38820 - ISBN : 9782846824989  
Numéro d'édition : 161288